

LE SUJET ENTRE VÉRITÉ ET RÉALITÉ

*Vitor Ferrari*¹

RÉSUMÉ:

L'article a comme objectif faire un bref exposé des concepts de réalité et vérité en démontrant son utilité pour la clinique psychanalytique à l'université.

MOTS-CLÉS: Sujet. Vérité. Réalité. Scienc. Psychanalyse.

¹ Psychanalyste, spécialiste en théorie psychanalytique – UFMG, Maître en Psychanalyse et Psychopathologie Univ. Paris 7. Doctorant en Psychanalyse et Psychopathologie Univ. Paris 7

Vérité et réalité objective

Selon Jorion (2009), les moments d'émergence des concepts de vérité et de réalité objective sont datés et assez récents ; leur apparition a donné lieu à des discussions agitées et bien documentées entre partisans et adversaires des thèses différentes. La « vérité » est née dans la Grèce du IV^e siècle avant Jésus-Christ, et la « réalité objective » dans l'Europe du XVI^e siècle. L'une résulte de l'autre : au moment où s'impose l'idée d'une vérité, dire la vérité équivaut à décrire la réalité telle qu'elle est. Platon et Aristote ont utilisé la vérité, en l'imposant comme le moyen de franchir les objections sceptiques de leurs adversaires sophistes. Dans les discussions qui les opposèrent à leurs adversaires, ils changent le critère de validité d'un discours, qui passe de l'absence d'auto-contradiction dans son développement à la validité de ses propositions individuelles. Cela modifie la notion jusqu'à ce moment controversée du « vrai » en principe épistémologique de la « vérité ». La différenciation construite à cette occasion par Aristote entre l'analytique, qui rend possible la démonstration scientifique à partir des prémisses vraies, et la dialectique, qui autorise l'argumentation juridique ou politique à partir de prémisses vraisemblables (les « opinions généralement admises »), provoque un arrêt des combats idéologiques avec les sophistes et les courants sceptiques en général. L'analytique et la dialectique seront ultérieurement regroupées sous l'appellation de logique.

Le Moyen Age considérait comme savoir assuré deux types d'enseignement : l'enseignement d'Aristote d'un côté, et celui des Ecritures de l'autre côté. L'enseignement des Ecritures infligeait des contraintes très dures sur nos explications du monde : par exemple, il fallait accepter la possibilité pour Josué d'arrêter temporairement la course du soleil, et le mystère de l'Eucharistie, qui professe la transformation du pain en la chair et du vin en le sang de Jésus-Christ. Le mécontentement des mathématiciens, créateurs de modèles en rapport avec leurs exigences conceptuelles, augmente au fil des siècles. Ils effectuent à la Renaissance un coup de force épistémologique en affirmant que la garantie leurs modèles ne résidaient pas dans la discursivité, ou dans l'esprit humain, mais au contraire au sein de la « Réalité-objective ». Les mathématiques affirmaient ainsi que la capacité de leurs modèles à représenter correctement le monde n'était pas accidentelle, car la réalité est

constituée des objets dont parle le mathématicien. L'Être- donné est constitué de nombres.

Au cours des seizième et dix-septième siècles, Copernic, Kepler, et Galilée inventèrent la « Réalité-objective » en absorbant les disciplines scolastiques de l'« astronomie » (en imprimant la preuve analytique en matière de cosmologie à travers la forme de modèles mathématiques) et de la « physique » (en imprimant la preuve dialectique sur les mêmes questions à partir de tout le savoir mobilisable à leur propos). Ce coup de force épistémologique permettait de trouver un chemin plus court vers l'explication en faisant l'économie de l'opinion des docteurs de l'Eglise. La différenciation entre le « réel » et un « espace de modélisation » fut sacrifiée lors de cette absorption, et constitua dès lors un point permanent de confusion dans l'explication, lequel conduisit à demander, pour chacun des artefacts d'une modélisation, un répondant effectif au sein de l'Existence-empirique. C'est à ce stade que nous en sommes aujourd'hui, selon Jorion (2009). En rappelant les critères à remplir par une explication pour être valide — à savoir, d'un côté, que la valeur de vérité de ses prémisses soit maîtrisée par celui qui s'engage par rapport à leur contenu au moment où il les énonce et, de l'autre côté, que cette valeur de vérité se maintienne constante dans le mouvement qui conduit des prémisses à la conclusion —, on cherche maintenant le moyen de sortir de l'impasse actuelle, celle où la science contemporaine postule un monde dont de nombreux objets ne sont rien d'autre que les artefacts qu'une modélisation négligente amène avec elle.

La pensée

D'après Jorion (2009), le pouvoir analytique de ce qu'on appelle l'introspection, qui est la capacité du penseur à observer le processus de sa propre pensée, explique pourquoi les mécanismes de la pensée peuvent être découverts pour leur plus grande partie sans l'aide de la biologie du cerveau. Comprendre comment l'homme pense est en effet, selon lui, à la portée de l'homme pensant, sans qu'il soit nécessaire de mobiliser un matériel de laboratoire sophistiqué pour cela. De fait, jusqu'ici, la philosophie nous en a appris plus sur les mécanismes de la pensée que la psychologie expérimentale. L'homme, avant qu'il puisse utiliser les outils construits sur les conceptions de la physique moderne, disposait de la capacité à s'observer. Dire que la vérité et la réalité furent inventées semblera choquant. Cependant l'histoire de ces

événements nous est connue très précisément, et l'étonnement devrait se porter plutôt sur l'amnésie dont notre culture souffre sur ces sujets. La raison pour laquelle le processus d'invention de la vérité et de la réalité a été oublié, ou, dans autres mots, censuré, est que vérité et réalité se sont constitués, depuis ce moment-là, en un noyau dur de nos croyances. De sorte qu'on serait incité à penser que l'histoire de la vérité et de la réalité se mélange avec l'histoire de la science et de son évolution. Pour valider son action, la recherche de la vérité a créé, lors de la genèse de la science contemporaine, un mythe totalitaire qui lui servirait de cadre de référence, celui de la « Réalité-objective ». La Chine ancienne, par exemple, adopta d'autres critères dans sa perception du monde, et les notions de « vérité » et « réalité » lui demeurèrent étrangère.

La question de la vérité conduisait dans ce moment-là, inévitablement, au postulat d'une « Réalité-objective » postée au fond du monde empirique. La quête des contradictions infinies que produisit la description d'une telle réalité « objective », sous ses divers aspects, amena à la construction de la « science » autant que description vraie et non contradictoire, ce qui signifie mythique, du monde postulé, de la « Réalité-objective ». Ce que la science appliquée nous permet aujourd'hui d'apercevoir, à cause de l'invention du mythe non théologique de la « Réalité-objective », c'est la réalisation pratique dans le monde sensible (le monde de l'Existence-empirique) du désir d'immortalité dont les mythes théologiques ne pouvaient communément concevoir la réalisation que dans un monde parallèle composant un au-delà du monde sensible.

Ainsi, dans les Temps Modernes, l'existence d'une réalité plus « solide » que la réalité du monde sensible de l'Existence-empirique réussit son élévation à l'échelle de mythe dominant, un mythe non théologique mais en revanche dogmatique : celui de la « Réalité-objective ». Cet avènement, qui a eu comme principaux héros Kepler et Galilée, présumait une assimilation du réel à la loi des nombres, ce qui signifie aux mathématiques. L'avènement de la « Réalité-objective » proposait de façon coordonnée une dévalorisation de l'existence présente des choses en faveur de leur essence immuable, à l'exemple de celle qui avait eu lieu quand Aristote avait fait l'opposition entre les mondes en puissance (l'ensemble de tous les mondes possibles), et le monde en acte, l'unique monde réellement réalisé, où se développe notre vie habituelle.

La naissance de la « Réalité-objective » a également été facilitée par la logique, qui suggérait que la rationalité construite dans le développement du syllogisme, du fait de sa capacité à exclure le paradoxe et, ainsi, à dissiper l'illusion, décrit le monde

sensible dans sa réalité véridique à travers les apparences. En Occident, la contrainte qu'exerçaient les autorités religieuses sur la pensée depuis plusieurs siècles a été brutalement mise en cause, et le moment était propice pour examiner, pour les éliminer, les distorsions que les sciences qui furent élaborées à partir du dix-septième ont fait apparaître entre leur espace de modélisation et le réel.

La science est décrite par Jorion (2009) comme le discours qui a comme objectif explicite la description complète, tant dynamique comme statique, de la « Réalité-objective ». Les termes de cette description sont mélangés : partiellement discursifs, partiellement mathématiques. Dans sa partie discursive, la science a comme garantie de sa rigueur sa référence aux règles de la logique ; par rapport à sa partie mathématique, la science a comme garantie de sa rigueur l'harmonie interne de l'outil mathématique lui-même. La possibilité d'un discours de type scientifique est conditionné de manière décisive par deux possibilités ouvertes par la langue : la substantivation de l'adjectif, et l'adjectivation du substantif. (Dans le premier cas, la propriété dont est porteur l'adjectif renvoie à l'idée d'un substrat qui lui serait intrinsèque ; dans le second, le concept semble se défaire de toute attache au réel pour partir seul à la recherche d'un substrat sur lequel se poser.)

La différence entre la « Réalité-objective » et l'Existence-empirique continue de rencontrer le scepticisme du sens commun, à savoir du savoir pratique que diffusent les hommes par rapport au monde sensible. Le savoir empirique, par opposition au geste technique lui-même, qui est sa symétrie pratique, est discursif et constitue en fait par rapport au savoir scientifique l'autre terme d'une alternative, au pôle opposé de celui-ci sur un ensemble de dimensions qui traversent nécessairement tout type de savoir : a) il porte sur le singulier, là où la science est universelle, b) il met l'accent sur le qualitatif, là où la science privilégie l'approche quantitative ; c) il est subjectif dans la mesure où il présuppose un sujet, alors que la science est objective au sens où elle s'efforce de gommer la présence pourtant incontournable de ce sujet ; d) et il est à usage essentiellement privé, alors que la science est fondamentalement de caractère public. De cette manière la science nécessite, pour que l'on croie au monde qu'elle décrit, du même type d'accord que l'on faisait anciennement (on croyait au monde des archanges) : l'acte de foi qui rend possible croire par la parole à l'existence des choses qui ne peuvent pas être observables. Le discours tenu par la science quand elle déclare qu'il est nécessaire que le monde sensible apparaisse pour nous tel qu'il est étant donné que la « Réalité-objective » est telle et telle, ce discours nous oblige à une adhésion qui va

bien au-delà d'une simple garantie concédée à ce que nos yeux voient et ce nos oreilles écoutent.

En effet, comme nous le rappelle Jorion (2009), qu'un discours comme la science ou les religions soit sustenté par un mythe à universaux, cela ne veut pas dire qu'il aspire à modéliser totalement, à travers ce mythe, le monde sensible dans son existence dynamique : seuls quelques mythes, tels la « Réalité-objective », ont cette ambition, d'autres non — tel, par exemple, le mythe théologique qui sustente le christianisme et qui réserve en soi une place d'indicible. Il est donc important de pouvoir expliquer pourquoi la science a transféré la qualité de réel du monde sensible de l'Existence-empirique au monde fictif de la « Réalité-objective », comme il est nécessaire de voir que c'est cette croyance dans la qualité réelle de la « Réalité-objective » qui permet à la science de se limiter à parler du monde en puissance et non du monde en acte sans voir dans cette lacune un vice rédhibitoire : « La Réalité-objective ne modélise pas le monde sensible (historique et réel) de l'Existence-empirique, mais une multitude (finie mais innombrable) de mondes semblables mais différents des uns des autres dont le monde sensible de l'Existence-empirique n'est que l'un d'eux. Or, si la science ne se préoccupe ni d'expliquer pourquoi parmi la multitude des mondes possibles (que modélise la Réalité-objective) un seul s'est réalisé, ni pourquoi c'est précisément celui (histoire et réel) que nous connaissons, c'est que, pour elle, le monde de l'Existence-empirique est un semblant (puisque la Réalité-objective est, elle, censée être un réel). Dans ces conditions, le fait que la science ne puisse expliquer pourquoi le monde sensible (réel et historique) existe seul (dans sa singularité) ne lui est jamais apparu comme un problème sérieux remettant en question la validité de son entreprise » (JORION 2009 : 224).

Il existe donc de bonnes raisons de s'interroger sur comment il se fait qu'un espace de modélisation comme la « Réalité-objective » ait pu passer du statut de fiction, reconnu par Proclus et par Platon, à celui de réel. La première raison est que le mythe de la « Réalité-objective » est parvenu aujourd'hui, par exemple en physique, à ses limites de support à l'explication, dans la mesure où ses entités ne peuvent plus accomplir une théâtralisation qui ait encore un sens. La méconnaissance qui résulte de la confusion d'un espace de modélisation avec un réel empirique est la deuxième raison. Cette confusion a des conséquences fâcheuses quand, dans la logique quantique par exemple, des artefacts de la modélisation sont perçus et traités comme de nouvelles données

empiriques. La troisième raison est que, si nous voulons tenir sur le singulier un discours qui sans contradictions, il faut utiliser les ressources de la logique et des mathématiques. Or, la science nous affirme que les ressources de la logique et des mathématiques sont indissociables de son propre espace de modélisation qui est la « Réalité-objective ».

Comme nous pouvons en voir un exemple dans la démonstration du théorème de Gödel à propos de l'incomplétude de l'arithmétique, la science s'est construite à partir d'une combinaison bien caractéristique des raisonnements analytiques et dialectiques. Une combinaison distincte de déductions fondées sur le vrai et sur le vraisemblable, aurait-elle conduit à des résultats identiques ? Ou bien est-il possible, au contraire, que logique et mathématiques puissent être utilisées dans la construction des mythes différents ?

La « Réalité-objective » est un mythe sans transcendance, car plein, au sens où il prétend que le monde sensible dans son intégralité peut être expliqué dans ses termes. De la sorte, la « Réalité-objective » est semblable aux mythes pleins qui supportent les religions dites primitives, par opposition aux religions universelles qui sont fondées sur des mythes gardant une place d'indicible qui correspond à l'Être-donné : « Ces forces naturelles, et aussi le soleil, la lune, les arbres, les animaux, sont bien pour eux des forces, mais des forces qui n'ont pas derrière elles une loi éternelle, une providence, et par conséquent ne constituent pas une force naturelle solide et universelle » (HEGEL cité dans JORION, 2009 : 243).

La garantie ultime de la scientificité est son manque d'auto contradiction. Pourtant, comme les sophistes l'avaient démontré de manière concluante, il existe une variété de discours non contradictoires, et il existe aussi de nombreux discours de fiction qui présentent, eux aussi, cette même particularité.

La naissance du sujet :

L'« invention » de la « Réalité-objective », préalable obligé à la consécration de la science contemporaine, est accompagnée d'une invention analogue : l'invention de l'individuation, due à l'ascension du moi dans la représentation que se donne à lui-même le sujet humain. Lacan décrit l'individuation généralisée dans ses effets subjectifs à travers le « stade du miroir » : « [...] le dynamisme affectif par où le sujet s'identifie primordialement à la Gestalt visuelle de son propre corps : [...] elle est, par rapport à

l'incoordination encore très profonde de sa propre motricité, unité idéale, imago salubre ; elle est valorisée de toute la détresse originelle, liée à la discordance intra-organique et relationnelle du petit d'homme, durant les six premiers mois, où il porte les signes neurologiques et humoraux d' une prématuration natale physiologique » (LACAN 1949, p.264).

Ce qui définit le sujet humain, et que le stade du miroir contribue de manière déterminante à faire saisir, est la nature précisément imaginaire du moi qui lui servira de référent lorsqu'il aura à invoquer sa propre personne : « Il suffit de comprendre le stade du miroir comme une identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image, dont la prédestination à cet effet de phase est suffisamment indiquée par l'usage, dans la théorie du terme antique d'imago, qui est d'établir une relation de l'organisme à sa réalité. » (LACAN 1949, p .265).

Cette confusion d'un modèle imaginaire que l'enfant identifie à son image dans le miroir avec un réel, le sujet humain qu'il est en réalité, peut être appelé, selon Lacan, « méconnaissance constitutive du moi » : « Cette forme (imaginaire) situe l'instance du moi, dès avant sa détermination sociale, dans une ligne de fiction à jamais irréductible pour le seul individu » (LACAN 1949, p. 265).

Jorion estime donc qu'il existe une homologie entre l'invention de la « Réalité-objective » et la définition du stade du miroir. Dans les deux cas on a affaire à une méconnaissance résultant de la confusion d'une forme fictive et proprement « imaginaire » (dans ce cas-là, la Gestalt du corps) avec un réel. Lacan, en 1949, juge le stade du miroir comme propre à l'espèce. « Qui, sinon nous, remettra en question le statut objectif de ce "Je", qu'une évolution historique propre à notre culture tend à confondre avec le sujet ? » (LACAN 1949, p.266).

En somme, d'après Jorion, qu'une génération de savants accepte au dix-septième et dix-huitième siècles de renoncer à toute précaution épistémologique en confondant un espace de modélisation fictif avec un réel n'est pas sans rapport avec ce processus d'individuation généralisé qui a précisément comme caractéristique la constitution du sujet sur la méprise qu'est le fait d'appréhender la fiction qu'est son image au miroir pour son propre réel. Si, d'un côté, l'individuation généralisée incite le savant à « ruer dans les brancards » en ne s'autorisant que de lui-même, il est possible, d'un autre côté,

qu'étant lui-même pris à l'illusion de la constitution imaginaire du moi, il considère sérieusement le fictif comme acceptable ?

Objectif/subjectif

Là où la différenciation entre le sujet (observant) et l'objet (observé) était étrangère à des hommes de la Renaissance, l'« objectivisme » est une des caractéristiques majeures de la science moderne. Cette différenciation entre sujet opérerait d'ailleurs bien plus facilement dans le domaine de l'art de guérir. Cette acceptation de l'« objectivisme », qui fait partie de l'horizon cognitif du monde où nous sommes nés, n'était pas praticable dans un monde socialement plus proche du communautarisme et dont le « mythe » répond aux sollicitations des êtres humains : « Qu'il agisse donc de l'objectivisme ou de la disparition d'une conscience de la nature consensuelle du savoir, il s'agit toujours d'une double forclusion, celle du rapport immédiat d'"un vivant avec le vivant" et celle de la réalité intersubjective du "désir du désir" dans la constitution du savoir, ou, en d'autres termes, et dans ce cas comme dans l'autre, d'une illusion d'autonomie. Or, ce sont précisément là les mots qu'utilise encore Lacan pour caractériser l'effet des "méconnaissances" constitutives du moi » (JORION 2009 p. 341). Le complexe de « connaissance/méconnaissance » qui compose une épistémè agit sur un ensemble de représentations et aussi sur le sujet producteur de ces représentations.

En 1936, Lacan affirmait de la psychanalyse que « son action thérapeutique [...] doit être définie essentiellement comme un double mouvement par où l'image, d'abord diffuse et brisée, est régressivement assimilée au réel, pour être progressivement désassimilée du réel, c'est-à-dire restaurée dans sa réalité propre » (Lacan, 1936, p. 73 »). L'invention de la « Réalité-objective » est comme cette assimilation régressive de l'image au réel. Il nous reste à contribuer à sa désassimilation progressive du réel en vue de sa restauration « dans sa réalité propre » d'espace de modélisation. Encore faut-il, pour cela, laisser une place pour le rapport au savoir en tant que reflux de la méconnaissance.

Lacan et la vérité

Comme nous dit Pellion (2000) Lacan a approfondi le problème posé par démembrement de la psychanalyse entre les versions non conciliables de la vérité que selon Freud étaient les vérités matérielles et historiques. De cette manière tout au long du temps, une vérité de nouveau sans épithète et aussi intrinsèquement liée à l'opération de la psychanalyse, s'est dégagée. En même temps l'insistance par Lacan comme aussi par Heidegger sur l'intimité du sujet et de la vérité oppose toujours plus la vérité à la science. Les procédures de la science de fabrication du vrai, de vérification rejettent la vérité au-dehors du sujet.

C'est dans la conférence « La science et la vérité » que Lacan développe de manière plus vaste ses réflexions quant au statut de la vérité. Il s'agit ici, de la nécessité de relier une séparation des pratiques de la psychanalyse et de la science à l'entrelacement des deux modes de savoir en cause. Premièrement Lacan paraît suivre Freud et ainsi inclure la psychanalyse au sein de la science, vu qu'il y a, l'antériorité de la science sur la psychanalyse et que cette antériorité n'est pas contingence historique mais nécessité. Dans un deuxième moment, Lacan, en explorant le panorama des sciences considérées comme affines à la psychanalyse met l'accent sur la question de l'objet de chaque science et principalement sur les sciences qui ont comme objet les faits humains. De la place de l'objet approprié aux sciences humaines sont refusés l'homme anthropologique et aussi le sujet calculable utilisé par la méthode structuraliste. D'accord avec Pellion (2000) :

En effet, s'il est une des parties constitutives de la science, le sujet ne saurait en même temps s'en séparer pour être démembré par les procédures d'objectivation de celle-ci : « Ce sujet fait partie de la conjoncture qui fait la science en son ensemble » Lacan formule une thèse extrême... : la constitution d'une science, au sens de la recollection d'un corpus de connaissances, est formellement indépendante du réquisit de l'identification préalable de son objet. C'est donc du côté du sujet de la science qu'il convient d'interroger –si on veut vraiment interroger– la raison scientifique. Or, celui-ci les toutes premières lignes du texte le posent, se fonde sur l'acte d'une « division entre le savoir et la vérité » et Lacan localise l'inauguration de cette division dans le texte cartésien des Méditation (...) (PELLION, 2000 p.109).

Cette division entre savoir et vérité affecte le sujet de la psychanalyse sous la forme des avatars freudiens que sont la Spaltung et la Verleugnung et également par la nécessaire reformulation du concept du transfert en utilisant la notion de « sujet-supposé-savoir ». A partir de cette reformulation le transfert provient d'un sujet ancré à la science. Il faut dans son maniement de faire que la demande abandonne cette fixation

à l'avantage d' pari pris sur une vérité laquelle les garanties seront réparties d'une autre manière.

Dans un dernier moment, Lacan articule deux nostalgies « celle de la part de vérité laissée pour compte par la procédure à laquelle se soumet le sujet de la science et celle de la science quant à son objet – toujours problématique, pour ne pas dire trop vite absent ni perdu. » (Pellion 2000,p.108) La part de la vérité rejetée surgit de nouveau d'accord avec Lacan (1970) dans le crédit donné par la science à cette façon rigide de considérer la causalité comme causant tout l' effet. Selon Lacan (1970):

Le tout c'est l'index de la connaissance(...) A la vérité avec (elle, la vérité) il n'y a pas de rapport d'amour possible, ni de mariage, ni d'union libre) De la vérité, on n'a pas tout à apprendre (...) Le réel n'est pas d'abord pour être su. (.....) Mais ce n'est pas une vérité, c'est la limite de la vérité (LACAN, 1970, p. 94).

C'est à ce point spécifique de la séparation entre savoir et vérité que la psychanalyse est acheminée à se distancier de la science. Cette séparation se donne comme tâche programmatique d'abdiquer à l'affirmation qu'à chaque vérité réponde son savoir. Cette renonciation s'exercera à l'avantage d'un face-à-face tenace avec la division du sujet de la science, face-à-face qui permet la construction d'un objet spécifique à la psychanalyse, objet qui est propre à s'insérer dans cette division.

Science et Psychanalyse

D'après Gori et Hoffman (1999) la connaissance est depuis le début un acte de chair — « Adam connut Eve » —, et cet acte habite jusqu'aux limites profondes de ses sublimations des discours du savoir. La connaissance ne se débarrasse à aucun moment totalement de cette origine sexuelle. Par conséquent cette culpabilité nourrit les passions épistémologiques qui semblent être les plus désincarnées, et auxquelles les discours du savoir tentent inutilement de retrancher leur dîme sexuelle. La subordination de la science à la sexualité apparaît à travers la séduction qui réalisent la parole et le langage dans la communication savante. La naissance de la science moderne s'est réalisée à partir de cet ensorcellement, du jugement humain par les techniques sexuelles de la parole et du langage. En revanche, la naissance de la science moderne réside dans une aptitude à se donner à l'aide d'une écriture mathématique, et à prendre distance des fonctions magiques et spéculatives. Le savoir qui se met ainsi au bord du chemin de la

connaissance va se distancer toujours plus de l'expérience sensible investie sexuellement. L'écriture scientifique impose à l'acte de connaître des exigences spécifiques avec pour objectif d'empêcher le savant de « délirer » de manière collective. Cela oblige à un renoncement, autant à la prise immédiate du monde des choses dans un savoir absolu qu'à une présence subjective et intime parmi elles. Ce geste d'élimination, par lequel le savant expulse le monde des choses au bénéfice des constructions de faits, a pour conséquence cliver d'une manière radicale l'objet de la connaissance du sujet connaissant, dorénavant irréductibles mais aussi inséparables. Dès ce moment-là, ce savoir purifié par l'écriture mathématique, comparé aux données de l'expérience contrôlée et reproductible, amène à un matérialisme rationnel plaçant, d'après Bachelard, la science devant l'obligation de rechercher des « faits véritables » et la synthèse de lois véridiques.

Ce programme de recherche épistémologique, par opposition à ontologique, se continue de plusieurs manières, sans difficulté excessive, dans le champ des sciences physico-chimique. En revanche, la parole expulsée de la rationalité scientifique fait fatalement retour au sein des idéologies. L'homme du théorème se transforme en un poète pour pouvoir communiquer son savoir dans le champ culturel. Les choses deviennent plus difficiles avec les sciences de l'homme et de la société. Le processus d'expulsion du sujet épistémique ne parvient pas à implanter un savoir sans paroles. Indépendamment de l'orientation naturaliste et positiviste, on se trouve toujours confronté au problème du langage et de la parole, et à l'incapacité de pouvoir leur substituer d'une manière efficace une écriture formalisée équivalant aux compositions des symboles mathématiques. Evidemment, il arrive quelquefois, en psychologie, en sociologie, en histoire et dans d'autres champs, que des chercheurs font des emprunts aux mathématiques, en particulier aux statistiques, ou à l'appareillage technique capable de démontrer qu'ils ne « délirent » pas dans leur recherche et que leur activité s'inscrit dans une rigueur méthodologique donatrice d'exactitude. Le problème est que le recours à telles méthodes demeure rigoureusement dépendant de leur liaison à des objets auparavant découpés et ordonnés par le langage de l'évidence sensible et des significations communes.

« L'acquisition de la marche, le comportement électoral de l'épicier des zones rurales, les rites funéraires en Nouvelle-Guinée, l'anxiété de l'obèse ou l'alexithymie du malade psychosomatique ne sont pas des objets phénoméno-techniques comparables

aux quanta, aux photons, à la structure de l'ADN ou aux spectres de la cristallographie. Leur statut épistémologique de "faits" au sens d'artefact produit par un dispositif expérimental et conceptuel diffère considérablement » (GORI et HOFFMAN 1999 : 10).

En somme, selon les auteurs, les concepts utilisés par les sciences de l'homme et de la société pour délimiter des objets de recherche demeurent intimement dépendants de la langue, du langage et de la parole. Dès ce moment-là, le concept se trouve maintenu à proximité du signifiant et du mythe dont il provient. Au contraire des sciences physicomathématiques, le langage des sciences des hommes n'est que secondairement écriture. De cette manière, la réversion entre langue et écriture ne s'effectue pas dans le même sens. Gori et Hoffmann utilisent la définition de l'idéologie scientifique de Canguilhem pour éclairer ce phénomène : « [Cette idéologie est] la méconnaissance des exigences méthodologiques et des possibilités opératoires de la science dans le secteur de l'expérience qu'elle cherche à investir, mais elle n'est pas l'ignorance, ou le mépris ou le refus de la fonction de la science. [...] [Elle] ne doit pas être confondue avec les fausses sciences, ni avec la magie, ni avec la religion. Elle est bien, comme elles, mue par un besoin inconscient d'accès direct à la totalité, mais elle est une croyance qui louche du côté d'une science déjà instituée, dont elle reconnaît le prestige et dont elle cherche à imiter le style » (CANGUILHEM 1995, cité par GORI et HOFFMANN 1999 : 11-12, je souligne).

L'idéologie scientifique, comme symptôme, se situe dans son origine, sa fonction et sa structure à partir d'une ambition de répondre à des questions à caractère métaphysique à l'aide de données phénoméno-techniques partielles mais rigoureusement validées. Elle agit par les moyens figuratifs que le langage offre, en particulier en utilisant des métaphores ontologiques ou des métonymies pour négliger ce que les données du concept ou des phénomènes expérimentaux doivent aux contextes et aux dispositifs qui les produisent. Selon les auteurs, c'est précisément cette illusion transcendante que dénonçait Canguilhem lorsqu'il écrivait : « En ce sens, l'idéologie c'est la connaissance d'autant plus éloignée de son objet qu'elle croit coller à lui ; c'est la méconnaissance du fait qu'une connaissance critique de son projet et de son problème se sait d'abord à distance de son objet opératoirement construit » (CANGUILHEM 1995, p. 21).

Cependant, l'attraction intuitive pour une théorie scientifique dérive fréquemment du pouvoir des métaphores que ses concepts — potentiellement repris

dans l'idéologie sous l'angle de leurs significations communes ou mythiques —, appellent, et sur lesquelles quelquefois ils reposent. L'attrait de l'homme universel comme de l'homme de tous les jours pour la retraduction des données attestées de l'écriture scientifique en récit, en épopée, est remarquable. Cette traduction renouvelle la séduction et l'ensorcellement de notre jugement par les moyens du langage et de la parole. La pratique de la psychanalyse nous démontre à quel point nous inclinons à n'écouter que ce nous espérons et comment les signifiants influencent nos attitudes à l'endroit de ce que nous prenons pour des faits et des personnes, et qui fréquemment ne sont qu'un effet de leur appellation : « L'histoire des sciences montre une séduction analogue, séduction par des signifiants à même de répondre à une attente culturelle : le prestige des concepts de "régulation" et d'"économie animale" dans la biologie du dix-neuvième siècle s'avère étroitement subordonné, par le jeu des métaphores, à une idéologie politique d'"ordre" et de "progrès" » (GORI et HOFFMAN 1999 : 16).

Or, le discours scientifique n'appartient absolument pas au monde platonicien des Idées absolues et parfaitement universelles. Il s'établit tôt ou tard, parlé et communiqué, à travers un langage et une parole où la métaphore et la rhétorique soustraient leur dû, rappelant à qui feint de la méconnaître la séduction du jugement humain dans l'immanence des actes d'énonciation. Le fait que la science ne puisse se dégager complètement de l'idéologie, comme de la métaphore ontologique qui la précède, et qu'elle retrouve sous la forme de la garantie qu'elle prend dans la rhétorique des chercheurs d'influence, ne doit néanmoins pas nous faire ignorer les résultats indiscutables de ses découvertes. Selon les auteurs, ce fait doit nous rendre attentifs autrement aux problèmes épistémologiques et éthiques, comme à l'utilisation excessive de résultats locaux par des chercheurs aspirant à une vision du monde scientifique, même et surtout dans le cas où les fondements de leur science ont été clairement acquis contre un savoir absolu de type métaphysique.

Tout cela fait — toujours selon Gori et Hoffman —, que l'idéologie est inévitable, du fait même que notre pensée reste dépendante de la structure du langage et de la parole, comme de l'énonciation qui la réalise dans et par son acte. L'idéologie et le mythe ne peuvent être supprimés de la connaissance scientifique. Simplement parce que si « la science ne pense pas » les scientifiques, eux, parlent. Inéluctablement. Comme les scientifiques ne réussissent ni à s'affranchir de la parole et du langage ni de leur pouvoir de séduction, ils finissent par retrouver les métaphores ontologiques et les effets

de signifiant de leurs concepts. A cause de cela leurs recherches obtiennent une audience culturelle, et remobilisent une attraction intuitive que l'austérité de l'écriture scientifique leur avait enlevé. Le terme d'idéologie draine une valeur dépréciative, de méconnaissance et d'illusion, en rapprochant la doctrine ainsi qualifiée de la religion : « L'attrait pour une théorie scientifique, sans devoir la réduire à sa structure narrative, dépend en partie du pouvoir figuratif de ses concepts et de leur aptitude à répondre à nos attentes, à nos préjugés comme à notre expérience. C'est un problème de langage. Il va de soi que la description des états mentaux et affectifs ou l'élaboration des fictions métapsychologiques de la psychanalyse payent largement leur tribut à la structure métaphorique des concepts. La deuxième topique freudienne incite sans nul doute à une description très anthropomorphique des instances du psychisme et baigne au sein d'autant de métaphores ontologiques que le modèle Kleinien » (GORI et HOFFMAN 1999 : 21).

L'empirisme et le rationalisme ont cherché avec d'autant plus de violence à éliminer la métaphore et la fiction qu'ils succombaient plus à leurs charmes. Cette méconnaissance de la dette du sujet parlant à l'endroit du langage produit une idéologie scientifique donnant de la science l'image d'un décalque de la réalité. À un moment historique donné, la science est elle-même son pire ennemi, du fait de la dogmatisation à laquelle le scientifique cède au bénéfice d'une idéologie, pour élever ses résultats à la dignité d'entités ontologiques. Et c'est ce procédé que l'expert scientifique reprend avec pour s'attirer les faveurs du public et les crédits de la culture.

Pour Gori et Hoffman (1999), la psychanalyse n'a pas pour but d'harmoniser les contradictions et d'encourager une unité mythique de l'humain, mais en revanche elle peut contribuer à une analyse critique des discours du savoir en démontrant le pouvoir de séduction de la parole et du langage au sein des idéologies, que ces idéologies se réfèrent à la science ou à l'éthique.

Selon eux, l'histoire des sciences nous montre que les idéologies scientifiques appuyées à des découvertes locales et partielles irréfutables créent des résistances dangereuses à la découverte de nouveaux concepts fondamentaux pour des recherches futures. Évidemment, ces obstacles d'ordre épistémologique composent aussi les conditions même de la genèse des nouvelles théories. Comme l'affirme Canguilhem, c'est bien fréquemment la science constituée en langage dogmatique et idéologique, qui bloque, un temps plus ou moins long, son propre progrès : « L'histoire des sciences devrait nous rendre plus attentifs au fait que les découvertes scientifiques, dans un

certain ordre de phénomènes, peuvent jouer, du fait de leur dégradation possible en idéologies, un rôle d'obstacle au travail théorique en cours dans un autre ordre » (CANGUILHEM 1995, p. 35).

Cette dégradation de la doctrine scientifique se réalise fréquemment par le jeu de concepts devenus familiers et retournés à l'état de signifiants et de mythes. Le péril est d'autant plus grand que le chercheur méconnaît davantage sa dette aux faits de parole et de langage : par sa certitude de pouvoir imiter le réel, il ne rencontrera en fin de compte que sa propre logique dont il lui sera tant plus difficile de se libérer : « Si l'idéologie constitue cet état paresseux du savoir qui prétend rendre compte, sans les efforts de la connaissance, d'une saisie immédiate du monde, c'est bien en tant qu'elle renvoie à cette croyance familière dans la signification en commençant par l'expérience la plus quotidienne et la plus ordinaire qui soit, celle du mot. Et ce que peut peut-être apporter la psychanalyse, c'est bien la perte de cette illusion que nous croyons savoir ce que les mots signifient alors même que c'est par eux que nous pouvons parfois un temps nous connaître » (GORI et HOFFMAN, 1999 : 37).

Dans cette perspective, la psychanalyse aide à construire une interrogation sur l'idéal de vérité et l'idéologie de la méthode dans les cultures modernes et post-modernes. Car Freud, à travers de son œuvre, nous amène à l'entrée d'une question très actuelle concernant la confiscation de la vérité par la méthode scientifique. À partir de la naissance de la science moderne, le vrai s'est trouvé hypostasié dans la certitude de la représentation. La méthode scientifique est fondée par l'exactitude de la représentation et son ajustement conceptuel au résultat de l'expérience contrôlée. La confiscation de la vérité par cette méthode au profit de l'exactitude de la pensée formelle (mathématique) et de la vérification à travers l'expérience contrôlée se trouve actuellement questionnée avec ténacité par les philosophes de la post-modernité. En utilisant Nietzsche et Heidegger, Gadamer et Vattimo, ils considèrent l'art comme un moyen de connaissance apte d'opérer une donation du vrai libérée de tout complexe vis-à-vis de la science et de ses prétentions idéologiques.

Nous ne pouvons en effet plus, à notre époque postmoderne, ratifier le discours de l'expert scientifique, selon lequel son autorité émanerait directement de sa familiarité avec le phénomène duquel il parle, et aurait donc une valeur uniquement apodictique, indemne de toute fonction épideictique. La méconnaissance intentionnelle ou non du pouvoir rhétorique du discours scientifique prétendant influencer l'opinion a des

conséquences incommensurables. L'expert parle d'autant plus en tant que sophiste qu'il ignore, veut ignorer ou feint d'ignorer le pouvoir amphibologique et homonymique des mots utilisées lorsqu'il traduit le langage fondamentalement graphique de la science en discours oral et en commentaires interprétatifs.

Le roman et la fiction sont les ennemis « naturels » du discours scientifique, et il doit à tout prix s'en garder. Le style du discours scientifique dénature le caractère linguistique du concept qu'il enlève à la langue ordinaire où il est formé. La métaphore doit être expulsée, et ne peut se manifester qu'en contrebande. Le concept est remplacé par le signe graphique où le mot se trouve réduit, quitte au passage à instrumentaliser le sujet parlant et aussi le langage. Cette instrumentalisation, fondamentale dans les sciences modernes, dérive de la réduction du champ de la parole au rôle de la preuve. Ainsi, à partir de la naissance de la science moderne au dix-septième siècle, la vérité perd son sens originaire de révélation pour se trouver saisie par une méthode poussant le vrai et le rationnel jusqu'aux limites purifiées du calculable. Et, postérieurement, le vrai va être prédit par une expérimentation contrôlée et reproductible. Cette conception moderne de la vérité authentifiée par les conditions normatives de l'expérience insère une ligne de démarcation incontestable entre les différents modes de connaissance : « Rigoureusement parlant, la méthode scientifique ne peut même plus prétendre à la description et à l'explication des phénomènes "naturels". La science moderne, dès lors qu'elle relève le défi épistémologique, par exemple de la mécanique quantique, va se désister de sa valeur d'explication au profit de son pouvoir de prédiction, de prédiction probabiliste d'un événement créé par le dispositif de mesure » (GORI et HOFFMAN, 1999 : 291).

Or, le fait d'identifier la science et la méthode pèse fortement dans les débats actuels visant à dénigrer la psychanalyse. Nous sommes tellement habitués à cette confiscation du vrai par la méthode que nous avons tendance à solliciter l'éthique sans mesurer les conséquences de la dissociation entre l'épistémologie et l'éthique. De cette manière, nous validons l'essence technique de la science moderne et sa séparation de la praxis éthique. Pourtant, à partir du moment où la psychanalyse se définit comme la production d'une heuristique du dévoilement dans une pratique symbolique de la parole, elle participe au questionnement de l'essence technique de la science moderne et de sa prétention à réduire le réel au rationnel.

Toutes les fois que la connaissance scientifique ignore l'effet du dire et de la parole, elle fait surgir, même si c'est involontairement, une rhétorique de ses résultats : « Cette méconnaissance constitue l'ignorance fondamentale d'une épistémologie incapable de reconnaître ce que la vérification doit à la portée d'un acte d'énonciation, à ce que le fait, phénomène donné par l'expérience, et le concept proviennent d'un effet du dire. Mais ce qui est méconnu, mis en réserve, refoulé, fait retour bien évidemment comme symptôme dans le pouvoir de l'expert. En effet, si la science ne pense pas, les scientifiques parlent à un moment ou à un autre. Et quand ils parlent, ce n'est plus la langue des signes de l'écriture scientifique, c'est la langue vulgaire, celle de l'opinion et du dialogue. Le mythe répudié par la logique et la mathésis reprend alors ses droits. La démythologisation du monde, l'exil du sacré consommé par les sciences modernes et leurs méthodes produit un reste qui fait retour d'une manière ou d'une autre » (GORI et HOFFMAN, 1999 : 296).

Freud, dans son texte sur la Gradiva de Jensen, affirmait dès 1907 que le discours scientifique est doublement déterminé, d'une part par les exigences de la logique rationnelle, et d'autre part par les fantasmes inconscients. Cette double détermination produit selon lui deux conséquences. La première est le rétablissement de la subjectivité, dans les choix et les affinités épistémologiques au moment de l'interprétation des résultats et non seulement dans les conditions initiales de la curiosité scientifique et de son paradigme infantile. La deuxième conséquence de l'affirmation de Freud selon laquelle « toute science naît du rêve » est, elle, une menace directe pour les pouvoirs sociaux et politiques des scientifiques. La rhétorique du pouvoir politique de l'expert est en effet conditionnée par sa capacité sociale à montrer que la science se différencie complètement de la fiction. Il lui faut démontrer que le chercheur se prononce par son intimité avec l'expérience et les données objectives et non sous l'influence d'opinions déterminées par l'inconscient.

Selon Gori et Hoffmann (1999), l'histoire des sciences illustre une proximité profonde de l'objectivation scientifique et de la solution mystique. Nous devons interroger cette proximité, et nous demander si nous ne sommes pas là en présence d'un fait de structure lui-même conséquence du rejet par le « raisonnement » de l'ambiguïté du langage et de la valeur de preuve de la parole. La destitution de la parole comme preuve au bénéfice du nombre ou de la lettre porte en elle-même des conséquences

aboutissant à un effondrement du monde et du sujet. Dans la pratique scientifique, le refus d'utiliser la parole comme preuve ignore ce que tout phénomène doit au dispositif logologique qui le donne. Et la connaissance scientifique tend à confondre la réalité inaccessible avec le produit de son activité expérimentale et contrôlée : « De ne pouvoir fonder la preuve sur la certitude de la représentation et l'exactitude de calculable, à contre-courant de la science moderne, la psychanalyse rappelle à chacun l'angoisse irrationnelle de la cause. Le caractère évanescent et contraignant de la "décision" provient de sa subordination à un effet du dire. Ce relativisme de toute vérification se trouve recouvert dans les sciences de la nature par les appareillages des dispositifs expérimentaux et par les préjugés positivistes et réalistes des concepts qui fondent la doctrine. Il n'empêche, l'homme de sciences doit à un moment ou un autre décider. L'essence technique des sciences modernes et la logique rationaliste permettent aux scientifiques de tenir un discours de légitimation qui assimile le réel au rationnel et la vérité du phénomène à son exactitude » (GORI et HOFFMAN, 1999 : 311).

Pourtant, le premier qualificatif pour un être parlant consiste à être nommé, à recevoir un nom et un prénom. Cette expérience et cette nécessité laissent au sujet une dette à l'endroit de la parole. La science peut diminuer certes un temps cette culpabilité originaire, parce qu'elle est d'abord écriture, néanmoins c'est au prix d'un clivage producteur d'un reste disposant à la religiosité. Comme l'affirment Gori et Hoffmann, dire avec Freud que toute science naît du désir, c'est précisément parler du scandale qui perturbe le scientifique et le conduit à la mise en œuvre d'une méthode contrôlée et d'une « police » épistémique qui tendent toujours plus à lui faire oublier ce que ses constructions doivent à la fiction et à la structure narrative. La « police » épistémologique du « scientifiquement correct » exclut la métaphore et l'usage inopportun des concepts originaires des sciences physico-mathématiques. La référence sécuritaire à une représentation fidèle de la réalité est imposée. C'est une manière d'oublier ce que la propagation des idées en science doit à la rhétorique, et aussi à la propagande. Il y a une négligence par rapport aux effets qu'un tel idéal a produit sur la découverte scientifique, les multiples cas de fraude qui ont pris valeur de symptôme sont un exemple : « Le problème est moins de dénoncer le système de contrôle de la production scientifique que de mettre en évidence ce que la structure du discours réaliste produit comme symptôme en voulant méconnaître ce que le résultat doit au dispositif qui le crée de toutes pièces » (GORI et HOFFMAN, 1999 : 316).

Au fond, dans tous les cas où la littérature scientifique a voulu méconnaître leur rapport à la littérature autant qu'à la science, c'est de manière paradoxale dans le rôle des sophistes que les scientifiques s'avancent.

Bibliographie :

- FREUD, S (1986) Délire et rêves de la « Gradiva » de Jensen, Paris, Gallimard.
- GORI, H. (1999) La science au risque de la psychanalyse. Paris. Eres.
- JORION, P. (2009) Comment la vérité et la réalité furent inventées. Paris. Gallimard.
- LACAN, J. (1999) *Écrits*. Paris. Seuil, dl.
- LACAN, J. (1967.1968) *Mon enseignement*. Seuil. Paris, dl, 2005.
- LACAN, J. (1969, 1970). *Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Seuil. Paris.
- LACAN, J. (1975) Le séminaire, *livre XX*, Encore, Paris, Seuil,
- LACAN, J. Peut-être à Vincennes. *Ornicar ?* n° 1 p 3/01/1975. Paris.
- LACAN, J. (1970) Radiophonie, In *Scilicet*, 2 /3, Paris, Seuil, 2001.
- LACAN, J.(1972) L' étourdit, dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
- LACAN, J. (1972-1973). Le séminaire, *Livre XX*, Encore, Paris, Seuil, 1975.
- LACAN, J. (1973) Télévision, dans *Autres écrits*, Paris , Seuil, 2001
- MILNER, JC. (1995) *L'œuvre claire : Lacan, la science, la philosophie*. Paris, Seuil,
- PELLION, F. (2000) *Melancolie et vérité*. Puf, Paris.

THE ISSUE BETWEEN TRUTH AND REALITY

ABSTRACT:

The article aims to make a brief presentation of the concepts of reality and truth, demonstrating its utility in clinical psychoanalysis at the university.

KEYWORDS: Subject. Truth. Reality. Scienc. Psychoanalysis.

Vitor Ferrari

Recebido em: 01-07-2014

Aprovado em: 12-09-2014

©2014 Psicanálise & Barroco em revista

www.psicanaliseebarroco.pro.br

Núcleo de Estudos e Pesquisa em Subjetividade e Cultura – UFJF/CNPq

Programa de Pós-Graduação em Memória Social – UNIRIO.

Memória, Subjetividade e Criação.

www.memoriasocial.pro.br/proposta-area.php

revista@psicanaliseebarroco.pro.br www.psicanaliseebarroco.pro.br/revista